

BYRON OU LES SANGLOIS LONGS DE L'INCESTE...

Frédéric-Jacques Temple, avec son dernier ouvrage, éclaire un épais mystère. Et tisse de drôles de liens entre l'Angleterre et le sud-Aveyron.

UNE certaine beauté, une vie tout entière tournée vers la passion, ce qui faisait dire à Musset «*qu'il cherchait pour qui mourir*», des liaisons tumultueuses et un engagement physique et intellectuel qui le conduira à sa perte, Byron (1788-1824) est sans nul doute l'écrivain qui aura fait le plus d'émules. Ses fils spirituels sont Hugo, Lamartine et Barbey d'Aurevilly. Dandy au classicisme rigoureux, quelque peu «*dévoiyé*» par un romantisme flamboyant, seul le pied-bot viendra égratigner cette image qui, de toute façon, aurait été trop belle d'un homme qui ne semblait vivre que pour une mort somptueuse.

Cette infirmité était quand même largement compensée par la tenue de l'écriture qui, tour à tour, lui a valu d'être adulé puis, au contraire, voué aux gémonies par la bonne société anglaise. Preuve supplémentaire, s'il en était besoin, de son génie. Mais ce Byron-là, c'est celui de la littérature officielle. Celui que, finalement, les gentils maîtres d'école ne dédaigneraient pas de donner en exemple. Pourtant, lui aussi, comme la plupart des êtres d'exception, ne pouvait confiner sa personnalité dans les habits trop étroits du formalisme. Et une liaison incestueuse, que l'on s'est trop longtemps complu à prendre pour une simple rumeur lancinante, est venue ajouter un parfum de soufre à l'histoire byronienne. La boucle était ainsi bouclée et la vie du grand écrivain pouvait ressembler, ce qui ne lui aurait pas forcément déplu, à celle du héros d'une tragédie grecque.

Pendant des années, un voile pudique a donc été jeté sur cette liaison avec sa demi-sœur Augusta. Pour la première fois, Roger de Vivie de Régie, en 1927, osera avancer l'hypothèse dans «*Le secret de Byron*». Quelques autres évoqueront cet épisode amoureux mais très vite et sans prendre parti.

Une véritable enquête

Frédéric-Jacques Temple, ancien responsable de l'O.R.T.F. en Languedoc-Roussillon, mais surtout écrivain (notamment «*Les eaux mortes*», chez Albin Michel, prix de l'Académie française) et traducteur de Miller, Lawrence Durrell, Tennessee Williams, a choisi de s'intéresser lui aussi à cette histoire d'amour aux frontières du romantisme et du sordide.

Son approche n'est pas seulement celle d'un fin lettré, membre de la Société européenne de culture ou de la Société Chateaubriand. Elle est aussi plus passionnelle. Presque une affaire de famille. Car Frédéric-Jacques Temple est originaire de



▲ Frédéric-Jacques Temple sur la tombe de Medora, au cimetière de Lapeyre.

Lapeyre, un petit village du sud-Aveyron. Et dans ce village, une pierre tombale, surmontée d'une pauvre croix piquetée de rouille, porte l'inscription: «*Medora Leig Byron, épouse Taillefer, 28 août 1849*». Medora était la fille de Lord Byron et de sa demi-sœur Augusta.

Comment Medora, qui faisait quand même, par la force des choses, partie de la haute aristocratie anglaise, a-t-elle pu atterrir dans ce cimetière qui domine un village charmant mais ne véhiculant toutefois pas un souffle romantique tel qu'il aurait dû attirer cette femme à l'illustre ascendance? C'est donc ce problème que s'est attaché à résoudre Frédéric-Jacques Temple dans son dernier livre (1).

Cette véritable enquête policière lui a demandé plusieurs années de recherches et cela lui a notamment permis de démontrer certains mécanismes qui avaient échappé à Vivie de Régie. Sans déflorer totalement le sujet, on peut quand même écrire que la vie de Medora, conçue dans le secret et probablement les plus grands tourments, aura été bien triste et bien loin de ce qu'aurait pu penser son géniteur. Les humiliations de l'Angleterre, le métier de femme de ménage à Saint-Germain-en-Laye, puis l'Aveyron où elle croira pouvoir souffler en compagnie du brave Taillefer qui l'épouse, mais qui meurt un an après. De la petite vérole. Medora ou la descente

Eternellement poursuivie par la malédiction, elle jouira malgré tout d'une certaine estime dans le village. Grâce à ses dons de pianiste, lambeaux d'une certaine éducation, et aux concerts dont elle gratifiait, les soirs d'été, les habitants de Lapeyre. Sa fille est morte à Saint-Germain-en-Laye. Sans descendance. Et son fils, qui était de tempérament fantasque, comme son grand-père, est mort à l'hôpital de Sète, dans la misère. Après un passage au séminaire de Belmont et l'exercice, très vague, de la profession de voyageur de commerce près de Montpellier.

Emu par cette destinée, Frédéric-Jacques Temple se rend souvent au petit cimetière de Lapeyre, dominé par une tour templière. Là, il s'enivre de souvenirs imaginaires en songeant à la précarité des alliances et à la difficulté d'être lorsqu'on doit assumer une hérédité, tout à la fois extraordinaire et ambiguë. Et il demande, toujours avec un pincement au cœur, qui peuvent bien être ces gens, un peu mystérieux, probablement anglais, qui, au moins une fois par an, viennent à la sauvette fleurir la tombe de Medora.

Le romantisme survivrait-il dans la puritaine Angleterre, malgré les efforts déployés jusqu'à nos jours pour camoufler certains agissements de l'un de ses plus illustres fils?

Hugues MENATORY

(1) «*Le tombeau de Medora*» (éditions La Manufacture).